

—Je ne sais pas ; peut-être.

—Oui, oui, il faut le faire.

—Eh ! je le ferai.

Tenant ma promesse et sans dénaturer aucun des faits, j'ai écrit l'histoire de la comtesse Paule.

I

LA BELLE PAULE

Nous sommes à Saint-Armand-les-Vignes, gros village du département de la Côte-d'Or, arrondissement de Beaume, à quelques kilomètres de la patrie de Gaspard Monge.

C'est le matin, au commencement du mois de mai 1860. Le temps est superbe, le soleil resplendissant.

La maison dans laquelle nous allons pénétrer est située à peu près au centre du village dans la rue principale; sa blanche facade est égayée par des pampres verts; à son premier et unique étage, au-dessus du rez-de-chaussée, il y a une petite chambre. Dans cette chambrette, assez coquettement meublée, se trouve une belle jeune fille qui n'a pas encore dix-sept ans ; elle est assise près de la fenêtre toute grande ouverte et travaille à un ouvrage de couture.

Tout en piquant et tirant son aiguille, la jeune fille semble s'absorber dans un rêve.

A quoi peut-elle songer ?

De temps à autre, comme à la vue de quelque riante image, un mystérieux sourire se dessine sur ses lèvres.

Soudain, elle a un mouvement de surprise et dresse la tête. Un bruit inaccoutumé a frappé son oreille. C'est, dans la rue, le galop d'un cheval.

La jeune fille se lève précipitamment et sa jolie figure s'encadre dans la baie de la fenêtre, encadrée elle-même de gobeas, de jasmins et autre plantes grimpanes.

Le cheval qui galope est monté par un jeune et élégant cavalier. En passant, le jeune homme jette un regard sur la fenêtre, fait un léger mouvement de tête qui peut être pris pour un salut, et c'est tout.

La jeune fille est devenue rouge comme une pivoine, son